

« Bonjour Monsieur Biget ! »

Dominique Poulot 1975

Jean-Louis Biget, c'est d'abord une voix, celle du Sud, certes, mais sans aucun folklorisme : ni la revendication identitaire ni l'accent ostentatoire que certains sont capables de mobiliser à volonté dans des moments choisis, ne font partie du personnage. Nulle coquetterie ici, mais un mélange de tabac pour pipe, de pierres (romanes ou gothiques), de solidité physique voire athlétique, de rire cordial, de sûreté savante. Pour nous, en quelque sorte, il assurait. Sa voix avait du coffre et il en fallait pour tenir des heures sous les toits de la vieille bâtisse, au dernier étage, et transpercer les cloisons des autres cours. On savait dès les premiers moments passés en sa compagnie qu'il ne serait jamais pris au dépourvu, sur n'importe quel sujet, qu'il s'agisse de démonstrations dissertatives, de PQs de voyages d'études ou d'improvisations au débotté dans les couloirs d'étage ou entre le réfectoire et les salles communes. S'il avait entrepris de traiter d'un sujet, ce qui voulait dire nous faire un cours, rien ne pouvait l'arrêter et sa mythologie rapportait complaisamment que lors d'un voyage, privé de lumière dans un dortoir, il avait dû écrire son pq du lendemain à la torche électrique une partie de la nuit. Chez lui, le pq semblait une seconde nature, la construction des plans une fonction naturelle et le déroulement des cours aussi simple à assurer que le curage d'un fourneau (de pipe). Interminablement, Biget pexait, mais on ne s'ennuyait jamais (au contraire de certains) et on devait l'écouter car le timbre pouvait être intimidant.

Je me souviens que quelques mois après la rentrée il avait fallu le mobiliser, grâce à un de mes condisciples plus dégourdi que les autres qui osa toquer à sa porte, pour sortir de la confusion qu'avait engendrée l'un des chargés de TD de médiévale de Nanterre. Il s'agissait de comprendre le mécanisme de la lettre de change, pont-aux-ânes de l'apprenti historien. Notre chargé de TD nanterrois, grand érudit au demeurant qui rédigeait alors une thèse monumentale sur la Sicile médiévale, nous avait embrouillé au point de n'y plus rien comprendre. Excédé par nos questions, il avait fini par avouer qu'il en avait lu des dizaines, de lettres de change, qu'il en comprenait parfaitement le mécanisme, mais qu'il était incapable de nous l'expliquer. Le scénario devait se répéter au cours de l'année et prendre des formes diverses, mais c'était là notre première expérience. Biget s'en amusa beaucoup, et en quelques minutes d'un exposé limpide nous rendit maîtres à jamais du mécanisme, qui est au fond celui du chèque moderne. Le grand intérêt de disposer de Biget pour ainsi dire à volonté, était là : il rendait intelligibles et passionnantes les matières parfois confusément abordées à l'université, dans des cours anonymes, ou au sein de TD passablement ennuyeux et souvent surchargés, et dont l'ambiance enfin, dans les bâtiments sinistres d'un Nanterre dégradé aux allures de souk sordide, n'incitait pas à prolonger l'échange. Au contraire, les thurnes de Pozzo, si elles pouvaient rivaliser sinon en dégradation, au moins en « vieillesse » avec

Nanterre, étaient animées, toujours stimulantes, pleines de découvertes et d'échanges, généralement en des occasions inattendues. J'appris ainsi, au détour d'une conversation, que Biget avait un Huysmans qu'il aurait pu me prêter, à un moment où je parlais d'*À Rebours* en regrettant de ne pouvoir en trouver commodément un exemplaire.

Un tel échange était néanmoins rare, au moins pour moi, car Biget ne faisait jamais semblant d'être notre égal : sa position de maître était incontestable et il respectait sans doute trop l'institution pour y déroger, en s'abaissant et en nous abaissant à une camaraderie complaisante. On se tutoyait, évidemment, mais la distance propre à nos âges respectifs et à nos statuts n'était jamais mise en question. Au reste, sa garde-robe de voyageur provincial cossu tranchait avec celle de ses collègues qui allait de l'insignifiance au sinistre, avec quelques tentatives personnelles d'extravagance consternante. Il se cantonnait dans un registre mi-sportif mi-gentleman qui évoquait bien le Sud-Ouest du rugby anglophile, avec des gros pulls et un beau manteau réversible pied-de-poule, unique en son genre sur Pozzo et alentour. Le plus personnel, chez lui, c'était de parler d'Albi : et de fait le voyage à Albi, qui était comme un pèlerinage obligé après l'avoir écouté parler de son Jugement dernier, fut pour moi une extraordinaire découverte, après toutes ces heures passées à en expliciter les beautés et à en peser les enjeux.

Biget incarne pour moi l'inverse du maître à penser parfois charismatique mais souvent cabotin que le professeur de classes préparatoires cherche ici ou là à incarner, et que j'avais eu dans une hypokhâgne de province, sous la forme du professeur de lettres classiques ou du professeur de philosophie. L'inverse aussi du professeur sorbonnard, du patron de thèse, que j'ai eu aussi, sur un mode du reste bienveillant, mais dont la position est bien différente. Sa situation de caïman est à ce point singulière dans l'enseignement français, qu'on est tenté d'évoquer à cet égard des stéréotypes de collèges britanniques, soit l'image, cultivée par les livres et les films, des tuteurs qui entretiennent avec leurs étudiants une relation tout à la fois intime et déterminante, marquant leurs ouailles pour la vie en ce temps de passage essentiel. Biget ne prétendait pas à ce rôle, sans doute, mais à bien des égards il le remplissait *de facto*. On était enfermés à Pozzo, d'une certaine manière, en première année au moins pour les provinciaux, et en année d'agrégation à peu près pour tous. L'année de maîtrise était une bouffée d'air frais, même si certains y consacraient tant d'énergie qu'ils s'y noyaient et échouaient ensuite à l'agrég - un écueil dont on nous prévenait, mais qui faisait toujours des victimes.

Je ne sais pas dire si Biget a réussi parfaitement, dans ma promotion au moins, à être cette sorte de préfet des études laïc, entre pilotage intellectuel, maîtrise de la vie quotidienne, surveillance des bons choix : ce serait tout à fait excessif, et il n'en avait sûrement pas l'ambition. Il reste que, tant d'années plus tard, je me souviens de sa pipe, de ses yeux rieurs derrière des lunettes métalliques qui convenaient bien à ses harmonies poivre et sel et à ses tweeds gris, de sa bonne humeur apparemment constante que rien ne semblait pouvoir entamer, de sa sollicitude aussi, quand je fus victime, lors d'un voyage en groupe, d'une crise d'angoisse nocturne et qu'il fallut appeler un docteur pour un calmant. Il n'était pas à ces moments particuliers un père de substitution mais plutôt une figure d'oncle ou de parrain qui connaissait toutes les histoires et pouvait transmettre efficacement les apprentissages. L'oncle

Paul, qui racontait de belles histoires dans telle bande dessinée ancienne, ne fumait-il pas la pipe ? A cela contribuait aussi le prestige qu'il semblait avoir auprès de ses collègues, au sein d'une camaraderie, au moins apparente, qui ne se démentait jamais à nos yeux : dans le groupe Hervé-Biget-Thébert-Arnould, la géographie restant néanmoins un peu à l'écart des connivences disciplinaires les plus évidentes, la médiévale semblait la période majeure, celle où tout se décidait.

Biget n'exerçait certes pas de magistère, le mot lui aurait fait horreur sans doute. Il n'avait pas, du reste, à imposer ses vues, à s'opposer philosophiquement ou savamment à des thèses adverses : dans mon souvenir au moins, la promotion ou les promotions d'historiens partageaient largement les mêmes valeurs et les mêmes convictions, même si l'appartenance ou non au « parti » (soit le PCF) était une ligne de clivage (et je n'ai jamais su où lui-même se situait à cet égard, non plus que les autres répétiteurs : aucun ne pratiquait le prosélytisme, ni se confiait). Nous étions tous plus ou moins assurés de la vérité scientifique des avis de Biget, qu'il s'agisse de l'amour courtois, des troubadours, de l'économie rurale, de la vie religieuse, des décors ecclésiastiques, ou encore des valeurs respectives des professeurs du Collège de France. Une fois, Biget nous avait raconté une intervention de Paul Veyne chez Georges Duby, avec un certain scepticisme ; à un moment, rapportait-il, Duby avait posé sa plume et Biget avait aussi cessé de prendre des notes... Un grand rire et un mouvement de pipe soulignaient la distance prise avec l'institution. Rien de méchant dans mon souvenir, aucun intérêt pour les anecdotes ou les mesquineries académiques dont d'autres sont si friands.

Biget semblait entièrement consacré, durant ses journées à Saint-Cloud, à notre service qui semblait se confondre avec celui de la renommée de l'École, avec celui de l'Éducation française, avec enfin celui de la Science. Cette série d'assimilations semblait alors évidente, n'avait pas besoin d'être explicitée et constituait une assurance pour les années à venir, si on l'acceptait – une assurance à la fois pratique, immédiate et intellectuelle. J'ai alors parfaitement embrassé ce conformisme qui se donnait – et était sans doute - aux antipodes d'autres conformismes, socialement plus payants, dont nous étions comme exclus, moi comme d'autres, par la marginalité géographique, sociale et par le monopole du travail sur nos emplois du temps durant l'année – ou les années - d'agrégation.

Biget était pendant ces mois l'entraîneur d'une équipe qui devait gagner, quelles que soient nos faiblesses individuelles. Ses conseils valaient en principe assurance d'une réussite à l'agrégation, ses cours valaient assurance d'avoir les notes convenables, ses corrections valaient assurance d'écrire une langue correcte pour l'examineur, sans tournures journalistiques (les pires) ni vulgarités impardonnables. Le cloutier, après être passé entre ses mains, était rompu à pexer sans effort, à parler sans problèmes de discipline, à triompher des jurys et à entamer confiant une carrière d'enseignant, sinon de chercheur. Tel était son but, celui de l'École et, si tout se passait bien, celui de la nation. Aucune incertitude ne pesait (encore) sur notre mission ni sur sa bonne exécution. Nous étions, grâce à Biget, rassurés – sur notre réussite à l'agrégation, sur notre choix professionnel - enseigner l'histoire – et éventuellement sur notre vie, à la hauteur de l'éthique civique et intellectuelle qu'il professait

par la parole et par l'exemple. Ne traversait-il pas la France toutes les semaines pour remplir sa mission à l'École, partageant ainsi sa vie durant la vie commune à Pozzo, les plats de fenouil en gratin et la télévision en sous-sol ? Le mimétisme du maître et de l'élève était si grand, au moins dans mon cas, et cela ne devait pas être tout à fait singulier, qu'un des condisciples, qui était venu observer les réactions du jury d'agrég, selon les bonnes pratiques habituelles, me confia après mon passage, un peu gêné, un peu goguenard, qu'il avait reconnu les intonations de Biget dans ma prestation – au demeurant au-dessous du médiocre, en hors-programme. Un souvenir vivace, qui résume tout, est la descente de Biget au restaurant de Pozzo avec sa sacoche à la main, qu'il plaçait à ses pieds durant tout le repas, au moment où il corrigeait les copies d'agrégation. Cette charge, matérielle et symbolique, lui conférait une aura supplémentaire : il portait les espoirs et les échecs d'une classe d'âge, pour ainsi dire il manifestait concrètement ces jours-là qu'il avait charge d'âmes.



Dominique Poulot

Dominique Poulot est professeur à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, où il a dirigé l'École doctorale d'histoire de l'art de 2010 à 2014. Après l'ENS et l'agrégation d'histoire, en 1978, il a soutenu un doctorat en histoire du XVIII^e siècle dirigé par Daniel Roche, puis une habilitation en histoire de l'art dirigée par Gérard Labrot à Grenoble II. Jusqu'en 2000, il a été professeur d'histoire moderne, à Grenoble et à Tours, avant d'être élu à une chaire d'histoire de l'art moderne à la Sorbonne, avec la première spécialité en France des études du patrimoine. Il a simultanément enseigné l'histoire des collections et des musées à l'École du Louvre, et dans des universités européennes (Bologne, Genève, Gironne, Viadrina) et nord-américaines (Columbia, Laval, UdeM). Il a pris des responsabilités dans plusieurs revues internationales de *Museum studies* et siège dans divers Comités scientifiques de musées, dont celui du Louvre.